

Sopha 2018

Proposition de symposium

Titre : Le bonheur et les affects

Organisateurs : Stéphane Lemaire (Université de Rennes 1) et Fabrice Teroni (Université de Genève et Université de Fribourg)

Participants : Fritz-Anton Fritzon (Université de Genève et Université de Lund), Stéphane Lemaire (Université de Rennes 1), Samuel Lépine (Irphil, Université Lyon 3 Jean Moulin), Raffaele Rodogno (Université d'Aarhus), Fabrice Teroni (Université de Genève et Université de Fribourg)

L'ordre des présentations sera le suivant :

1°/ Stéphane Lemaire

2°/ Samuel Lépine

3°/ Frantz-Anton Fritzon

4°/ Fabrice Teroni

5°/ Raffaele Rodogno

Résumé court : La philosophie contemporaine est caractérisée par la grande richesse de ses réflexions sur le bonheur. Tout en se faisant l'écho des débats classiques, ces réflexions développent de nouvelles pistes, comme l'hédonisme attitudinal de F. Feldman, la théorie émotionnelle de D. Haybron, les différentes variantes de la « life satisfaction theory » et les théories « hybrides ». La majorité de ces nouvelles pistes découlent d'échanges salutaires entre la philosophie du bonheur et la recherche sur les états affectifs. Le symposium *Le bonheur et les affects* présente quelques pistes de réflexions originales sur le bonheur. Les contributions qu'il réunit concernent toutes la question des rapports entre le bonheur et la vie psychologique. S'il y a en effet une chose peu controversée à propos du bonheur, c'est que ce qui contribue au bonheur d'un sujet ne peut pas être radicalement séparé de ses états psychologiques. Ce qui ne fait que repousser les controverses, puisque la nature et la fonction des états psychologiques suscitent autant de désaccords quant à leur contribution au bonheur. En effet, on peut voir les états psychologiques comme des constituants du bonheur ou des conditions nécessaires au bonheur, comme des indicateurs permettant d'identifier les objets qui pourraient contribuer au bonheur, ou encore comme des causes du bonheur. En réunissant des philosophes abordant le bonheur d'un point de vue informé par les recherches sur les phénomènes affectifs, le symposium permettra de mesurer la complexité des liens qui unissent les humeurs, les émotions, les préférences et le bonheur.

Argumentaire

Le symposium

La philosophie contemporaine est caractérisée par la grande richesse de ses réflexions sur le bonheur qui, tout en se faisant souvent l'écho des débats animant la philosophie depuis ses origines (la question de l'hédonisme, l'opposition entre l'objectivisme et le subjectivisme), développent également de nouvelles pistes. On peut citer ici l'hédonisme attitudinal raffiné développé par F. Feldman, la théorie émotionnelle de D. Haybron ou encore les différentes variantes de la « life satisfaction theory », sans oublier l'émergence de nombreuses théories dites « hybride » qui cherchent à combiner plusieurs options. La majorité de ces nouvelles réflexions proviennent d'échanges salutaires entre la philosophie du bonheur et la recherche sur les états psychologiques et plus particulièrement les états affectifs, émotions, sentiments, humeurs, états de plaisir et de déplaisir.

Le symposium *Le bonheur et les affects* présente quelques pistes de réflexions originales à propos du bonheur. Les contributions qu'il réunit concernent toutes, de manière plus ou moins directe, la question des rapports entre le bonheur et la vie psychologique. S'il y a en effet une chose peu controversée à propos du bonheur, c'est que ce qui contribue au bonheur d'un sujet ne peut pas être radicalement séparé de ses états psychologiques. Ce qui ne fait bien sûr que repousser les controverses dans la mesure où la nature et la fonction des états psychologiques suscitent autant de désaccords quant à leur contribution au bonheur. En effet, on peut voir les états psychologiques, et en particulier les états affectifs, comme des constituants du bonheur ou des conditions nécessaires au bonheur, comme des indicateurs permettant d'identifier les objets qui pourraient contribuer au bonheur, ou encore comme des causes du bonheur. Et encore, ce n'est pas là une liste close des possibilités. En réunissant des philosophes abordant le bonheur d'un point de vue informé par les recherches récentes sur les phénomènes affectifs, le symposium permettra de mesurer la richesse et la complexité des liens qui unissent les humeurs, les émotions, les préférences et le bonheur.

L'ambition du symposium est de cerner plus précisément trois questions mêlées qui ont pris récemment une grande place dans les débats contemporains relatifs au bonheur.

La première question est celle du rôle des humeurs et des émotions dans la caractérisation du bonheur. Il nous faut non seulement nous interroger sur les relations entre les émotions et les humeurs mais aussi entre le bonheur et ces deux types d'états affectifs. Si la tradition s'est interrogée sur le rôle du plaisir dans le bonheur, une compréhension plus adéquate des différents affects est-elle en mesure d'apporter une pierre à l'argumentaire de l'hédoniste ou au contraire de menacer son projet ?

La seconde est celle du type et du degré de relativisme qu'il faut introduire pour comprendre le bonheur. La notion de valeur relationnelle, c'est-à-dire de ce qui est bon pour un individu, est désormais mieux comprise et parfaitement distinguée de l'idée d'une pluralité de points de vue épistémiques irréconciliables. La question est alors de savoir comment la valeur relationnelle doit être comprise et quelle est son extension. Par exemple, le bien-être et ce qui est bon pour une personne doivent-ils s'identifier ? Ou au contraire, ce qui est bien pour une personne constitue-t-il seulement une partie de son bonheur, une autre étant constituée par ce qui est bon absolument ? Ainsi, on peut se demander si des choses qui sont bonnes pour une personne, comme par exemple les dessins que les parents gardent de leurs enfants, composent une catégorie distincte de constituants du bonheur. A l'inverse, si l'on adopte une position subjectiviste sur le bonheur qui fait déjà des constituants du bien des *relata* d'états

subjectifs, peut-on rendre compte de la distinction entre des biens personnels et des choses dont on voudrait dire qu'elles sont bonnes *simpliciter*.

La troisième question concerne l'idée que les émotions sont appropriées. Mais qu'en est-il d'autres affects, et en particulier des humeurs ? Supposons qu'il existe de telles relations de correction des affects en général, quelle est la relation entre le caractère approprié des affects et leur contribution au bonheur ? Sont-ce là des buts incomparables ou sans relations, voire contraires, ou existe-t-il un lien intime entre la visée du bonheur et la correction des affects ? Bref, comment s'entrelacent les considérations prudentielles et épistémiques pour les affects en général et pour autant qu'ils aient effectivement un rôle épistémique ?

Les présentations

Fritz-Anton Fritzson (Université de Genève et Université de Lund), fritz-anton.fritzson@fil.lu.se

“A Subjectivist Approach to Relational Goodness”

In this paper, a distinctly subjectivist analysis of the nature of relational goodness or goodness for is proposed. Like the generic subjectivist analysis of value, the proposal is to analyse value in terms of attitudes. Specifically, the proposed analysis of goodness for appeals to a special kind of attitude: namely, so-called for-someone's-sake attitudes. Unlike other analyses in the literature that have appealed to this kind of attitude, the analysis proposed here is not a so-called fitting-attitude analysis. Rather than appealing to for-someone's-sake attitudes that it is fitting to have or that there are reasons to have, the proposed analysis takes actually held for-someone's-sake attitudes to ground or constitute goodness for (relative to the subject who holds the attitude). The analysis should be attractive to those already within the subjectivist camp. One of its appeals is that it is a special case of a general subjectivist approach to values, thus showing that subjectivism provides the resources to analyse relational values.

Raffaele Rodogno (Université d'Aarhus), filrr@cas.au.dk

« le rôle épistémique de l'affectivité »

Dans cette présentation, je souhaite proposer une nouvelle approche pour l'étude du bonheur qui se démarque de l'approche philosophique dominante ou traditionnelle sous deux aspects : son point de départ (la question fondamentale à laquelle on aimerait trouver une réponse) et l'accent mis sur l'épistémologie du bonheur et sur la dimension (plus) pratique du bonheur en tant que poursuite dynamique. Comme on le verra, cette approche donne un rôle central à certains états affectifs. Notre question de départ sera « Comment vas-tu ? », qui se distingue nettement des questions plus traditionnelles telles que « Quels sont les biens prudentiels finaux ? » et « En vertu de quelle/s propriété/s ces biens sont-ils tels ? ». Cette nouvelle approche découle d'une double frustration : la fragmentation théorique de la philosophie du bonheur (ses clivages entre théories objectives et subjectives ou entre théories mentalistes et non-mentaliste), et le manque général d'applicabilité de ces théories. L'approche défendue ici entend répondre à la question initiale par le biais d'une interprétation des pratiques, telles que l'amitié, dont la structure normative est constituée par le bonheur d'autrui (si j'ignore systématiquement et sans raison le bonheur de mon ami, je ne suis clairement pas un bon ami, voire même un ami). Lorsqu'on s'interroge sur le bonheur de nos amis et que l'on croit avoir des

éléments de réponse, on doit admettre que seuls certains types de raisons sont pertinentes. Je vais défendre ici la thèse selon laquelle certains états affectifs comme l'anxiété, le stress, la dépression, l'irritabilité et une disposition prononcée à la tristesse sont les indicateurs principaux du malheur. Par contre, le sens de sécurité, d'engagement ou de « flow » et une disposition à la joie sont les indicateurs principaux du bonheur. A partir de cette épistémologie affective du bonheur et du malheur, je vais aborder les questions philosophiques plus traditionnelles. En quoi consistent le bonheur et le malheur? S'agit-il d'états nécessairement subjectifs et/ou mentalistes ?

Samuel Lépine, (Irphil, Université Lyon 3 Jean Moulin), samuel.lepine@gmail.com

« Les humeurs et le bien-être »

Les rapports entre les humeurs et le bien-être n'ont été que très peu explorés dans les débats philosophiques actuels (mentionnons toutefois Haybron, 2010). Ces deux états semblent pourtant étroitement reliés, dans la mesure où nos humeurs sont généralement corrélées avec notre sentiment d'aller plus ou moins bien. Au cours de cette communication, j'explorerai trois types de théories susceptibles de lier les humeurs au bien-être.

Selon une première théorie des humeurs, celles-ci seraient des états affectifs bruts, dotés d'une phénoménologie spécifique, mais dépourvus d'intentionnalité. Les humeurs se contenteraient d'exprimer notre état intérieur actuel, mais ne porteraient pas sur des objets du monde. Du point de vue de cette approche, nous sommes de bonne ou de mauvaise humeur « tout court », et non pas pour des raisons spécifiques qui seraient susceptibles d'être correctes ou incorrectes. Si les humeurs ont ici des causes, elles sont cependant en dehors de « l'espace des raisons » (Deonna et Teroni, 2009, 362). Cette théorie peut se marier aisément avec les théories hédonistes du bien-être qui assimilent ce dernier à un état ressenti de plaisir, ou à un état dans lequel les plaisirs sont plus nombreux que les déplaisirs. Les humeurs pourraient jouer ici un rôle causal dans la production du bien-être, dans la mesure où il suffirait d'être plus souvent de bonne que de mauvaise humeur pour aller bien.

Selon une deuxième théorie, les humeurs seraient au contraire des états intentionnels portant sur le monde pris « comme un tout » (Solomon, 1976/1993, 71), ou bien encore sur des « possibilités évaluatives » (Tappolet, 2017). Dans les deux cas, nos humeurs pourraient alors être considérées comme correctes ou incorrectes, selon qu'elles représentent correctement le monde ou les possibilités évaluatives de ce dernier. Être d'une humeur anxieuse serait correct pour autant qu'il existe des raisons susceptibles de rendre correcte cette humeur, par exemple parce qu'il existe réellement un danger que je devrais craindre ou parce que le danger est une possibilité évaluative objective. Cette théorie, à son tour, peut se marier avec une théorie objectiviste ou perfectionniste du bien-être, selon laquelle le fait d'aller bien serait lié au fait de posséder certains biens tels que la santé ou des relations épanouissantes. Les humeurs nous permettraient ainsi de détecter la présence possible de ces biens dans notre environnement et joueraient ainsi un rôle instrumental dans leur obtention.

Enfin, une troisième théorie possible, mais non encore développée dans la littérature actuelle, consisterait à soutenir que les humeurs ne sont pas des états représentationnels, mais des « attitudes évaluatives », comprises comme des réponses face à l'impact réel ou potentiel de notre environnement sur notre bien-être actuel. Je soutiendrai que cette théorie permet de réunir les aspects les plus intéressants des deux théories précédentes des humeurs, et qu'elle peut être rapprochée des théories

du bien être compris comme satisfaction de nos désirs. Je proposerai néanmoins de comprendre plus largement le bien-être comme un état qui dérive de la satisfaction de nombreux états motivationnels.

Fabrice Teroni, (Université de Genève et Université de Fribourg), Fabrice.Teroni@unige.ch

« Emotions, vertus et bonheur »

Je souhaite m'interroger sur la manière dont les émotions peuvent constituer des valeurs prudentielles finales pour l'individu qui les ressent. S'il est courant d'aborder cette question en considérant les émotions comme des états hédoniques positifs ou négatifs – avec la conclusion que les émotions plaisantes contribuent positivement au bonheur, alors que les émotions déplaisantes y contribuent négativement – je souhaite plutôt approcher cette question dans le cadre d'une théorie « liste objective » au sein de laquelle les vertus en général, et les vertus épistémiques en particulier, sont des constituants du bonheur. Doit-on, au sein d'une telle approche, admettre que toutes les émotions, et en particulier les émotions négatives, contribuent positivement au bien-être pour des raisons épistémiques ? Cette valeur est-elle uniquement instrumentale, ou peut-on défendre la thèse à première vue déraisonnable selon laquelle les émotions négatives peuvent avoir une valeur prudentielle finale positive ? Tenter de répondre à ces questions me conduira à examiner la différence entre dispositions et occurrences psychologiques et son impact sur des questions de valeur prudentielle, le rôle potentiel d'émotions réflexive comme la honte, ainsi qu'à faire dialoguer des questions ressortant de la philosophie du bonheur et des questions propres à l'épistémologie contemporaine (p.ex., la question de la valeur respective du savoir et de la compréhension).

Stéphane Lemaire (Université de Rennes 1), stephane.lemaire@univ-rennes1.fr

« Subjectivism and Hédonism »

Dans cette présentation, je souhaite défendre une thèse hybride à propos du bonheur qui est à la fois hédoniste et subjectiviste. En général, le défaut d'une théorie hybride est de faire face à une double ration d'objections, et il peut sembler que c'est une mauvaise stratégie que d'essayer d'adopter une position de ce type. Il me semble toutefois que l'hybridité est ici réclamé car aussi bien le subjectivisme que l'hédonisme offrent des réponses jugées insatisfaisantes parce qu'incomplètes. Ce que nous n'admettons pas dans l'hédonisme, c'est son apparente superficialité, la vanité du but qu'il semble proposer et ce que nous ne comprenons pas dans le subjectivisme dont le satisfactionisme est la version la plus courante, c'est pourquoi la réalisation des désirs est après tout si importante. Un début de réponse a été offert par la théorie hybride présentée par Heathwood. Selon ce dernier, la satisfaction des désirs est-elle même le plaisir, à condition que ce désir ne se soit pas éteint avant sa réalisation. Cette théorie n'est pas satisfaisante pour plusieurs raisons. En premier lieu, la théorie réductionniste qu'elle offre du plaisir est insatisfaisante : une théorie réductrice du plaisir qui revient à nier qu'il s'agit d'une certaine expérience dotée de phénoménologie ne me semble pas plus prometteuse qu'une théorie réductrice de l'expérience coloré qui nie son existence. En outre, elle n'ouvre aucune perspective pour comprendre la souffrance : tout désir non réalisé n'est certainement pas une souffrance. En second lieu, les plaisirs liés à la satisfaction d'un désir sont de divers ordres. Il y a des plaisirs par anticipation, il y a des plaisirs dus à la remémoration de la réalisation, il y a aussi la possibilité que la satisfaction d'un désir ou de plusieurs engendre une humeur positive, ou qu'elle fasse disparaître une humeur négative. Pour finir, il nous semble que nous pouvons faire l'expérience de plaisirs sans avoir eu au préalable de désir, au même titre que nous pouvons faire l'expérience de la souffrance sans avoir un désir frustré.

Il faut donc élargir le tableau. Je propose deux élargissements. Premièrement, les états subjectifs ne doivent pas être les désirs mais des états de valorisation. Je désigne par là des états psychologiques plus profonds qui sont très stables, qui ne disparaissent pas lorsque les objets valorisés sont obtenus, et qui expliquent les désirs mais aussi de nombreuses réponses affectives. Par exemple, même si nous nous sentons en sécurité, nous valorisons la sécurité. Cela se montre par diverses émotions qui sont déclenchées si nous découvrons que notre sécurité se dégrade ou qu'elle le pourrait. Le deuxième élargissement concerne la variété des états affectifs et des circonstances dans lesquels les valorisations induisent des affects dotés d'une valence hédonique. Qu'un objet soit valorisé, par exemple notre enfant, explique de nombreuses émotions que nous sommes disposés à éprouver dans différentes circonstances. Nous sommes inquiets de son état santé, nous nous réjouissons si celui-ci s'améliore, nous avons du plaisir à jouer avec lui, et la simple pensée de sa disparition nous est très douloureuse. Donc la valorisation d'un objet ou d'une situation engendre tout un tas d'émotions selon l'état de cet objet, ou notre proximité avec la situation en question. La nature des désirs et les affects qu'ils engendrent est alors à comprendre à partir de la valorisation de leur objet. Un avantage évident de cette dépendance est que l'on est en mesure d'expliquer la thèse classique selon laquelle ce qui est désiré est valorisé, ce que le pur satisfactionisme semble incapable de faire. Pour finir, je montrerai qu'un certain nombre de travaux sur les neurosciences du choix et des processus émotionnels convergent pour introduire ces états mentaux que j'appelle valorisations. On notera enfin que si les valeurs relationnelles sont identifiées à ce que nous valorisons, alors nous avons une réduction naturaliste des premières.